

NAVIGATION FLUVIALE.

Départ de bateaux à vapeur

SAMEDI, 21 JUILLET 1900.

Rivers Rouge-ELECTRA A 5 P M
New Orleans-NEW ORLEANS A 5 P M

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 20 juillet.
Indications pour la Louisiane.
Tempé-pluies locales et orages

Exposition Universelle de Paris.

Nous informons nos lecteurs
qui ont l'intention d'aller visiter
l'Exposition Universelle de Paris,

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Les Deux Conventions, suite, J. Gentil.
Primavera.
Poème en Prose, Le Chapelet.

Notre administration municipale.

Ce n'est pas une petite affaire
que la direction d'une grande
communauté comme la nôtre,

peuvent être vaincus, ils peuvent mourir, mais ils ne se rendent jamais.

Malheur aux administrateurs
qui ont la faiblesse de céder
sur un seul point; et leur faut

Nous en voyons la preuve en ce moment, à la Nouvelle-Orléans.

Il y a eu ici, depuis assez longtemps, des administrations qui, soit par esprit politique, soit par esprit de coterie ou de camaraderie, ont cédé à certaines exigences, ont n'ont pas su résister aux assauts constants des petites convoitises, ou par faiblesse, rien que pour se conserver quelques banales amitiés,

Que n'a-t-on pas fait à la Nouvelle-Orléans, par exemple, pour satisfaire les corporations, les compagnies de chemin de fer, les entrepreneurs de travaux publics?

Chaque interprète la loi à sa façon et cherche à tirer son épingle du jeu, au détriment de sa voisine et, surtout, de la communauté.

Il est temps d'en finir avec tous ces privilèges, avec toutes ces exemptions, avec toutes ces exceptions, comme on dit dans les tribunaux.

Nous sommes lancés à pleine vapeur sur la voie du progrès. Il ne faut pas que par un retour aux anciennes défaillances, le fruit de plusieurs années de réformes soit perdu.

Quelle continue à les mettre en œuvre, comme elle l'a fait depuis son entrée au pouvoir, et l'avenir de la Nouvelle-Orléans est assuré.

L'Angleterre et la Chine.

Paris, 10 juillet.

Le sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères du Royaume-Uni a fait à la Chambre des communes, au sujet des affaires de Chine, des déclarations d'une importance capitale, qui tentent un jour singulier sur la situation créée aux puissances occidentales par les événements que leur imprévoyance a laissés s'accomplir dans la Céleste Empire.

Repondant à une série de questions que lui avaient adressées certains membres du Parlement, M. Brodrick a expliqué que la tâche à remplir par les forces collectives du monde civilisé ne consistait pas seulement à amener des troupes en quantité suffisante sur le théâtre des opérations, mais qu'elle impliquait la nécessité de pourvoir à l'approvisionnement et aux moyens de transport de ces troupes sur un par-

cours de plus de cent milles, en pays ennemi.

A qui l'orateur ministériel n'a pas hésité à ajouter qu'il était, à l'heure actuelle, extrêmement malade, pour ne pas dire impuissant, de faire pénétrer rapidement une colonne de secours dans Pékin.

Rien, malheureusement, n'est plus vrai et ne saurait mieux faire ressortir l'étendue des difficultés que les puissances auront à surmonter pour sortir du guêpier où elles se sont imprudemment fourvoyées. Il n'y a plus, à cet égard, à se bercer d'aucune illusion: c'est une armée de cent mille hommes qu'il s'agit de mettre sur pied; c'est une guerre de plusieurs mois, avec tous les dangers et tous les sacrifices qu'elle implique, que l'Occident est à la veille d'entreprendre; c'est la perspective de nouveaux actes de barbarie chinoise, de nouveaux massacres d'Européens qui s'ouvre devant elle, en attendant l'heure lointaine des représailles plus ou moins aléatoires que l'on s'est tardivement avisé de vouloir exercer.

En présence d'un tel état de choses, on se demande, en vérité, ce que valent les protestations de désintéressement, les affirmations d'entente et de concert unanime, exempt de toute arrière-pensée, dont on nous rebat sans cesse les oreilles et sur lesquelles M. Brodrick a lui-même insisté en terminant son speech aux Communes.

Si les grandes puissances étaient réellement et exclusivement guidées par des sentiments d'humanité et de solidarité, est-ce que, dès le début du soulèvement des boxers, elles ne se seraient pas adressées à la seule d'entre elles qui fût en mesure d'agir avec promptitude et efficacité, c'est-à-dire à la Russie? Et n'est-on pas en droit de penser que, si rien de semblable ne s'est accompli, c'est uniquement parce que les vues égoïstes, les jalousies et les suspicions de l'Allemagne et de l'Angleterre, surtout de l'Angleterre—la plus ambitieuse et la plus ombrageuse des deux—s'y opposaient?

Quel qu'il en soit, la faute commise est encore réparable. Ce qui n'a pas été fait peut se faire; un accord réel et effectif peut être substitué à l'accord apparent et dérisoire dont on agite le fantôme devant l'opinion. Mais il faut se hâter, sous peine de s'exposer à d'irréversibles malheurs dont porterait seule la responsabilité, devant l'Europe et devant l'histoire, ceux qui auraient empêché un recours opportun au moyen le plus sûr de les prévenir.

CHEZ LE Général Du Barail.

A Sancy-en-Brie. — Ce que pense un ancien ministre de la guerre. — Jamont et Brûlé. — Et la France!

Nous lions dans le Gaulois.

Nous avons voulu avoir, sur les graves événements qui viennent de se produire, l'opinion d'un homme qui fut toute sa vie un soldat impeccable et compte parmi les meilleurs ministres de la guerre que la France ait jamais eus.

Le général du Barail est depuis quelques semaines, dans sa propriété de Sancy, un petit village presque perdu en pleine Brie, à une douzaine de kilomètres de Meaux, où les bruits de Paris n'arrivent que très tard, quand ils arrivent.

Le général ignorait les événements; lorsque nous les lui avons appris, il n'a manifesté aucun étonnement.

C'était prévu, nous dit-il. Après tout ce qui s'est passé depuis près de trois ans, la démission du général Jamont était attendue, forcée, inévitable. J'ai pour le général Jamont une sincère, une grande estime; c'est un homme de haute valeur dans lequel l'armée et le pays pouvaient avoir pleine confiance. Cependant, à mon sens, il devait se retirer plus tôt. Sa démission, aujourd'hui, produira, j'en suis certain, une vive émotion dans toute la France, chez ceux, du moins, qui ont quelque souci de notre sécurité; mais, quelle plus grosse émotion n'est-elle pas causée si cette démission avait été donnée au début de la campagne menée contre l'armée, ou même lorsque le triste gouvernement que nous subissons depuis un an passé a commencé à démasquer ses batteries et s'est déclaré nettement pour les francs maçons et contre la France! A ce moment, sans doute, la retraite du général Jamont eût donné à réfléchir à nos gouvernants et eût modéré, sinon arrêté complètement, leur œuvre de désorganisation.

Le général du Barail insiste sur ce point qu'il n'exprime qu'une opinion personnelle; il ajoute que, s'il était membre du conseil supérieur de la guerre ou chef de corps d'armée, il n'hésiterait pas à suivre l'exemple du général Jamont.

Ce n'est pas, dit-il, un conseil que je donne aux généraux en chef actuels, mais ce conseil que je ne leur donne pas, j'applaudirais des deux mains s'ils le suivaient.

Sur le compte du général Brugère, le général du Barail se montre particulièrement sévère. C'est un politicien, nous dit-il, qui est arrivé au plus hautes fonctions par la politique. Certes, c'est un homme intelligent et habile, mais ses services militaires ne brillent pas d'un éclat tel qu'il ne soit pas permis de trouver un peu bien extraordinaire une fortune si haute à un âge relativement si peu avancé.

Le général du Barail voit l'avenir sous les couleurs les plus sombres, et il croit que nous marchons délibérément à une catastrophe, peut-être prochaine.

Les événements de Chine ne sont que le prologue d'une grande tragédie dont le théâtre sera transporté d'Asie en Europe; nous ne serons pas mieux prêts pour le premier acte de cette tragédie que nous ne l'avons été pour le prologue.

Le général estime que c'est la Chambre qui est la grande coupable; il a, sur le Parlement actuel, l'opinion qu'ont tous les bons Français, et cette opinion il nous l'exprime sans fard.

N'y a-t-il donc rien à faire? nous dit-il en terminant. Le gouvernement prétend qu'il a le pays avec lui; pourquoi, s'il en est ainsi, ne le consulte-t-il pas? Les circonstances sont assez graves, certes, pour motiver cette consultation, pour la rendre nécessaire....

Là dessus, nous prenons congé du général après l'avoir remercié de son très cordial accueil.



LES IMPRESSIONS BOREALES DU PRINCE DE MONACO.

S. A. S. le prince de Monaco publie dans la Revue que dirige M. Labori le récit de la croisière qu'il fit en 1898 dans les mers polaires. Les études que le prince a faites des fonds marins, et particulièrement de la faune sous-marine, sont assez connues. Il est beau à un souverain d'adopter la douceur des palais méditerranéens. Il y a quelque courage à braver les mers, sur un bateau à qui le poids des appareils donne un équilibre assez instable. Ces périls n'ont pas été inutiles. La science doit au prince de Monaco une vive reconnaissance. Son chef de laboratoire est d'ailleurs, un savant distingué.

Mais, cette fois, ce ne sont pas les résultats scientifiques de l'expédition de 1898 que le prince explique à ses lecteurs. Ce n'est pas le savant que l'on écoute, mais l'homme qui raconte ses impressions et qui dit sa mélancolie. Il nous fait part de ses sentiments plus que de ses découvertes. Car il pense beaucoup. S'il a compris, en 1893, la nécessité d'élargir sa collection d'animaux marins, il l'a fait en philosophe autant qu'en ichthyologue.

Aussi bien, le Nord l'attirait. «J'aime, dit-il, le cœur simple, l'œil clair, la voix calme des Scandinaves, dont l'âme naïve ignore les artifices dans la recherche du bonheur.» Il cingla donc le Tromsø le 28 juillet, vers le cristal des champs de glace, où la mort ensevelit dans la dignité du silence les êtres meurtris par les mensonges du monde. Sa première impression fut que les bottes de ses compagnons sentaient horriblement mauvais.

Il atteignit l'île des Ours, où il rencontra d'abord quelques squelettes de Norvégiens. L'île était couverte d'une infinité d'oiseaux; le sol disparaissait «sous une fourmilière de petits et d'eufs». Les parents leur apportaient leur provende. Mais le spectateur pensif se demandait comment chaque mère reconnaissait les siens dans cette foule anonyme. Il s'étonnait aussi que tous ces oiseaux continuassent leur vie de famille en sa présence. Les malheureux ne savaient pas quelle barbarie dissimule la forme humaine. Le prince photographia «les scènes intimes» de plusieurs de leurs ménages, qui ne s'en émeurent pas. Seuls, les couples des Tringas volaient en festonnant et on sifflait autour de lui, «comme pour considérer vous toutes les faces un être nouveau».

De l'île des Ours, la «Princesse-Alice» alla à l'île Hope. Les voyageurs y virent des choses singulières, sur plusieurs kilo-

mètres, le sol était couvert de débris, que la banquise apportait de Sibérie. Ils y recoururent avec étonnement un manche de violon. Mais rien ne les émut tant qu'une petite fleur dans un rocher.

Il y avait, plus loin, une petite fleur timidement cachée parmi ses feuilles chétives, serrées comme pour lui faire un manteau; et la pauvre tremblait sous une bise glaciale; la pauvre, dont le germe avait sans doute été pris par les oiseaux ou les vents aux pâturages des Alpes, et qui heurterait désormais les angles des pierres au lieu d'onduler parmi le flot de ses sœurs. L'oiseau, venu comme elle des pays du soleil, plane et cherche sa fortune; le phoque et l'ours franchissent les distances; l'homme élève son regard vers l'horizon qui lui rendra une patrie. Mais la petite fleur se sèche sur son pied quand la neige l'aura enseveli; et son existence éphémère n'aura été qu'une souffrance.

En reprenant la mer, le prince aperçut le premier iceberg. Des centaines d'oiseaux y étaient perchés; le plus doux bien-être se peignait sur leurs traits; ils semblaient heureux de voyager gratis et les pieds au frais. Comme on approchait du Spitzberg, la navigation devint pénible. Ces difficultés même rappellèrent au chef de l'expédition qu'il devait utiliser, mais non gaspiller l'existence des hommes confiés à sa discrétion; et il nous avoue qu'on pourrait oublier ce exemple «quand on a perdu toute illusion sur ce que vaut le cœur des hommes.» Tout lui était, d'ailleurs, matière à réflexions utiles. La sagesse des ours qui mangent la graisse des phoques pour entretenir la leur le fait songer à la folie des «mondains soupçonneux qui, loin d'imiter cet exemple, font de leur estomac une officine de goutte et de rhumatisme.»

Enfin il aborda au Spitzberg. Il y vit des oiseaux blancs qu'il tua, le cœur plein de tristesse. Il y vit des phoques à figure presque humaine; et, chose terrifiante, dans un danger qu'il courut, ces phoques devinrent moqueurs. Ils s'approchaient de lui, et leurs grands yeux le regardaient fixement, comme pour lui demander ce qu'il pensait de leur séjour. Enfin, après tant de peines et de travaux, il avança encore, et il pénétra jusqu'à une sorte de refuge, où il vit avec indignation de simples touristes, qui y étaient installés le plus tranquillement du monde, et qu'un bateau y amène tous les ans de Tromsø. Le récit de la croisière est interrompu ici. Il en est peu de plus agréables.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Au milieu des succès à la fois brillants et constants du «Black Hussar» au Parc Athlétique, nous aurions tort d'oublier ou de négliger les concerts qu'y donne chaque soir l'orchestre Paolotti, dont on connaît la haute valeur ainsi que celle des artistes qu'il a en son sein. Concert et opéra comique y constituent une soirée complète.

WEST END.

N'y eut-il en, hier soir, que les exécutions de la «Paloma» et de la «Cavalleria Rusticana» de Mascagni, par l'orchestre Weldon, que cela est suffi pour attirer la foule; mais le West End ajoute tous les

jours de très attrayantes variétés à ses exécutions musicales—le Yagraphe par exemple. C'est ce qui explique l'étonnante popularité dont jouit actuellement le West End.

MOTS POUR RIRE.

Un joueur que la guigne pour suit depuis quelque temps lit dans son journal que l'escadron de réserve de l'Atlantique a gagné la Manche.

—Si je pouvais avoir la chance d'en faire autant! soupire-t-il.

A propos d'un procès qui s'est plaidé hier: —Une singulière idée qu'avait le général Jacquy de jouer au baccara!... —Le fait est qu'il aurait mieux fait de jouer au jacquet!...

Simple définition: Egoïste.—Habillé de soi.

Comment s'est vos Mergons? Les Plineas Sparagus du Dr Hobb... sont toutes les mailles des mergons. Emballation gratuite. Adresse: Sterling Kennedy Co., Chicago on N. Y.

L'ABELLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

Un an \$2.00. 6 mois \$1.25. 3 mois \$0.75.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger par port compris:

\$15.00. Un an \$7.50. 6 mois \$4.50. 3 mois \$2.75.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

\$5.00. Un an \$1.50. 6 mois \$1.00. 4 mois \$0.75.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

6.00. Un an \$3.00. 6 mois \$1.75. 4 mois \$1.25.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs ventes par MANDATS-POSTAUX ou par TES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

Commence le 11 juillet, 1900.

LA Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INEDIT

Par Jules Mary.

PREMIERE PARTIE

Une Haine d'un Siècle

IV

UNE APPARITION.

(Suite.)

En cet instant, il était assis

évident que les deux hommes ne s'épargnaient pas; chaque coup menaçait la vie.

Les sabres se faussèrent; on en changea.

Le duc, depuis quelques secondes, sentait son bras si souple devenir plus lourd. Une pesanteur le prenait à l'épaule, descendait jusqu'au poignet, engourdissait ses doigts.

Il avait aussi la sensation que l'arme de Girodias exerçait sur la stenne une pression formidable, comme si le sabre de l'adversaire, manié par une main de géant, ent pesé d'un poids énorme que le duc avait peine à soulever.

Ce qui était arrivé pour Gaston, tout à l'heure, arrivait pour le duc maintenant. Malgré sa vigueur, malgré sa volonté, son énergie, l'effort puissant pour se reprendre, malgré tout, il faiblissait!... Ses jarrets s'amollissaient, comme fauchés... ses yeux se voilaient... quelque chose de pareil à un léger nuage voletaient entre son regard et l'arme dangereuse dont la pointe menaçait à chaque seconde sa poitrine ou son cœur.... Un cercle de fer étroit son front, douloirusement.

Les témoins suspendirent la lutte.

Horace chancelait.... Il s'appuya sur son sabre et respira.... Mais si sa vigueur le trahissait, son énergie morale était aussi grande.

Et ce fut avec un sourire fier qu'il répondit au regard terrible que l'ainé des Girodias, sûr de vaincre et sûr de tuer, laissa tomber sur lui.

M. de Jurvie se rendit compte de l'horreur de la situation.... —Messieurs, dit-il....

Et tout à coup, s'adressant à Pierre, très vite et très bas: —Ce serait un meurtre....

Continuer ce duel est impossible. Pierre répliqua avec dédain: —Je suis prêt à l'interrompre si M. de Villefort en exprime le désir....

Horace retomba en garde. Ce fut sa seule réponse. —J'en étais bien sûr.... dit Pierre.... vous le voyez, Jurvie, moi, je ne demandais pas mieux.... c'est lui qui le veut!

M. de Jurvie s'écarta. On entendit aussitôt le choc bruyant de lames. Il n'y avait plus, sur le visage de Girodias, d'autre sentiment qu'une joie sauvage.

Et Horace, en usant son dernier et suprême effort à se défendre, car il n'attaquait plus, —Horace, les yeux de plus en plus troublés, la main de plus en plus lourde, mais toujours le cœur haut et ferme, —Horace se disait: —Je suis perdu!

Presque avec une certitude absolue, Pierre pouvait se demander: —Où vais-je le frapper? A la gorge ou au cœur?

Enfin le bras fatigué d'Horace, éloigné dans une parade, n'est pas revenu à temps dans sa ligne de défense: le mouvant rempart derrière lequel, depuis une heure d'effroyable lutte, s'était abrité le jeune homme, offre une brèche par où va passer le sabre de Girodias.... et Girodias l'a vu....

En cette seconde suprême à laquelle tient la vie d'un homme dépendant du coup d'œil d'un autre homme, une intervention mystérieuse suspend la mort, la retient, la détourne.... bouleverse les chances de ce combat.

Le vent, qui s'était apaisé depuis quelques minutes, a repris de plus belle, avec une extrême violence, et pourtant il n'y a pas un nuage dans le ciel, mais les arbres se tordent, les branches se balancent les unes vers les autres, ainsi que pour chercher protection contre la rafale.

Tout près de l'avenue, à une dizaine de mètres des adversaires, derrière Horace et face à Girodias, il y a un renforcement de l'avenue dans le bois formant clairière, au milieu, une levée de terrain tout encombrée de hautes bruyères et de touffes de genêts.

Le vent souffle là, comme dans le bois, avec rage, incline bruyères et genêts jusqu'au ras du sol, ramasse au pied du terre des feuilles mortes amoncelées et les chasse en tourbillons tout autour.

Et voilà que l'ainé des Girodias, au moment que son arme s'enfonçait dans la brèche va tourner ce noble cœur, lève soudain les yeux vers les genêts qu'on dirait animés, par l'ouragan, d'une vie surnaturelle. Ils viennent de s'écarter brusquement et au milieu d'eux a surgi une apparition, fantôme sans doute, car il a aussitôt disparu dans le même instant où il fut visible: le fantôme de Colette aux yeux affolés, au pâle visage, aux lèvres prêtes à laisser échapper un cri d'épouvante, les vêtements en désordre, ses admirables cheveux dénoués et les mains tendues — dans un geste de supplication et d'horreur — vers l'arme odieuse qui allait frapper de mort.

Puis une autre rafale a redressé les bruyères et à la place de l'apparition il n'y a plus que les vertes touffes des genêts et des bruyères.

Mais l'œil de Girodias avait été distrait.... L'arme resta une seconde indécise.

Une seconde! Il n'en fallait pas plus.

Et le sabre de Villefort frappa, dans un effort d'agilité, rapide comme la foudre.

Pierre Girodias ne tomba pas sur le coup.

L'arme, seulement, lui échappa et comme s'il n'eût point compris ce qui lui arrivait, il eut un regard de stupeur.

Après, il éleva le bras vers le terre: —Là! là! dit-il d'une voix étouffée.

Il rendit un peu de sang par la bouche, chancela, pris d'une syncope.

On l'entendit à côté de son frère.

Dans l'avenue entra une voiture de paysan.

Les deux jeunes gens y furent placés côte à côte, et lentement, au pas du cheval, la charrette monta le coteau dans la direction des Grandes-Roches.

Soubise et Malicamp, les deux gardes témoins du duc, essayèrent leur front chargé de grosses gouttes de sueur.

M. de Villefort leur tendit la main.

—Ma foi, dit Soubise, monsieur le duc en revient de loin!

—Et il doit un rude coup à Sainte-Anne, dit Malicamp qui se signa.

—Oui dit Horace, je reviens de loin, en effet, car je me suis cru perdu....

sang; sa faiblesse était extrême et il eut de la fièvre, une fièvre longue et tenace, avec du délire. La blessure de Pierre mit ses jours en danger.

Elle avait atteint profondément la poitrine.

On avait établi deux lits dans la même chambre, et on les soignait ainsi l'un après l'autre.

Pendant huit jours, ils ne se virent pas, ils ne se reconnurent point.

Parfois, dans les accès de leur fièvre, ils se soulevaient hagarde, se regardaient, mais ne se voyaient pas.

Et ils retombaient, pendant que leur imagination surexcitée laissait échapper des visions étranges où tous deux — Gaston et Pierre — apercevaient la même femme aux yeux affolés, qui tendait ses petites mains pour empêcher le meurtre.

Car le fantôme qui, un moment, s'était dressé au-dessus des genêts et des bruyères, Pierre, en se battant, n'avait pas été seul à l'apercevoir. Appuyé contre un arbre et sortant de son évanouissement, Gaston, lui aussi, avait vu l'apparition en haut du tertre vert, et parmi les ombres qui s'agitaient dans son cerveau cela avait revêtu les apparences de quelque chose d'en dehors de l'humanité. Etait-ce vrai, ce qu'il avait cru voir? Cette vision du ciel, sous la forme d'une femme, d'une jeune fille si belle, implorant le pardon et